

Samedi 18 mars, invité : Gilles Manceron, historien

Membre de la Ligue des Droits de l'Homme

. Gilles Manceron : «Ces hommes, dans le film, qui arrivent par la parole à retrouver le sommeil, à retrouver un meilleur équilibre... Cela me fait penser à la dernière séquence du film de Bertrand Tavernier, **La guerre sans nom**. (1992) Cela se passe dans un Hôpital psychiatrique et on voit la souffrance psychologique d'un grand nombre d'anciens militaires, «appelés» pour la plupart. Il y a un moment très fort, où devant un piano, Bertrand Tavernier échange avec un ancien musicien de jazz. Quand, ses mains sur le clavier ne réussissent pas à retrouver les quelques notes d'un morceau très connu, on mesure alors, combien il a été abimé, «bousillé» dans sa tête.»

. «Je m'appelle François-Xavier Ricard, né en 37, j'habite Gisors dans l'Eure. Adhérent à la 4ACG (Anciens Appelés en Algérie et leurs Amis Contre la Guerre), je suis venu avec l'un des trois enseignants d'Histoire, avec qui - depuis 8 ans - nous organisons des rencontres avec les lycéens. Un ancien Appelé, un Pied Noir, un Moudjahid et un Réfractaire, témoignent et répondent à leurs questions. »

. Le professeur : «Deux choses ne cessent de m'étonner. Le nombre d'élèves, concernés de près par cette guerre. Quand je les invite à lever le bras ; ils sont à chaque fois, plus de 50% !

En Commission de Baccalauréat quand on demande aux professeurs : «Qu'avez-vous choisi, «Mémoire de la guerre d'Algérie» ou «Mémoire de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale» ? Sur 50, je suis étonné d'être le seul à avoir choisi, l'Algérie.»

. «Je m'appelle André Espi, né en Algérie en 1924. Très tôt, devant la misère et l'oppression, je deviens un «réfractaire», un révolutionnaire même. Je rencontre Henri Alleg en 1941. (Il sera mon ami jusqu'à sa mort) Nous sommes aux Jeunesses Communistes. Avant même le débarquement des Américains en Afrique du nord en 1942, nous sommes dans la Résistance et l'illégalité. 1943, après mes classes à Oran, je rejoins la 2<sup>e</sup> Division Blindée au Maroc. Je débarque en Normandie (moi, qui ne connais pas la France !) Je vis la Libération de Paris avec le Général de Gaulle.

De retour en Algérie, je suis professeur des écoles en Kabylie. Je propose aux jeunes de se lever plus tôt, pour les initier à la gymnastique, au basket... Des gamins de 16, 17 ans qui prennent confiance en eux, c'est beau. Je les emmène marcher dans les montagnes du Djurdjura... Des moments extraordinaires !

1954. Militant du PCA, le Parti Communiste Algérien, je vais vivre toute la guerre, derrière des barbelés. Je suis, soi-disant, «dangereux pour la sécurité publique». Nous sommes 150, à Lodi, dans une ancienne colonie de vacances. 150 communistes, bien sûr.

Nous sommes témoins de bombardements au Napalm. Cela nous marque.

En avril 1961, au moment du Putsch des généraux, nos gardiens nous disent : «Si les OAS d'Alger viennent pour vous assassiner, on ne pourra rien faire.» Alors, nous préparons la riposte, à l'intérieur du camp.

Ce sont les appelés, informés par leurs petits transistors, qui feront échouer le putsch, empêchant les paras de sauter sur Paris pour occuper la France.»

2

. Gilles Manceron : «Merci pour ce témoignage. D'autres Pieds Noirs ; Maurice Audin, Fernand Iveton... Ont épousé la cause de l'Indépendance algérienne. Beaucoup ont subi la violence des autorités coloniales, puis pour certains, la violence de l'OAS. Il ne faut pas les oublier.

Comme Historien, la lutte des communistes en Algérie, en liaison avec les prises de position du PCF, le Parti Communiste Français, est une question complexe.

Autour de 1955, le PCA s'autonomise du PCF. Ses militants font le choix de l'Indépendance, prêts à rejoindre le FLN (Front de Libération Nationale). Au même moment, en France, le PCF vote les «Pouvoirs spéciaux» qui permettent l'envoi du contingent. Des milliers de jeunes gars de 20 ans se retrouvent pris dans l'engrenage de la violence que décrit très bien, le film de René Vautier, **Avoir 20 ans dans les Aurès**.

*La gauche baigne dans l'histoire coloniale républicaine de la France qui remonte aux premiers socialistes (Jaurès, qui à la fin de sa vie, prend des positions très anticoloniales, est une exception).*

*Nous avons à réfléchir à cette page d'histoire et à ses conséquences sur notre présent. L'ensemble des forces politiques, sociales, sont concernées. Il n'y en a pas une, qu'on peut «sauver». Prenons, les chrétiens par exemple : Bollardièrre et quelques autres sont animés par leur humanisme et leur foi. Mais, l'Eglise en tant que telle, eh bien, elle n'a pas été du tout un pôle de rappel de la morale élémentaire. Est-ce qu'il faut parler de complicité ?*

*. Robert Simon, militant LDH : «Et la Ligue des Droits de l'Homme ?»*

*. Gilles Manceron : «Eh bien, elle a aussi un travail à faire sur sa propre histoire ! (rires de la salle) Elle a été longue à prendre en compte l'enjeu colonial.*

*. Vincent Le Moustet, LDH : «Le fait colonial depuis 1830, on a du mal à le regarder en face. La société française, elle en crève, actuellement.»*

*. Raymonde Ferrandi : «Je suis née en Algérie. Je suis aussi psychanalyste. Je suis frappée, après avoir vu ce film, de la rupture de civilisation qu'il me semble y avoir eu à ce moment-là, à travers une sorte d'Initiation à l'envers, imposée à toute cette jeunesse.*

*Quand on a 20 ans, on n'est pas seulement naïf, on a une sorte de violence qui bouillonne en soi, qui cherche une issue. Quand des rites d'initiation existent, ils essayent de la canaliser de façon constructive, en faisant en sorte que cette violence ne dégénère pas. Là, c'est comme si, pour toute une génération, l'Initiation, cela avait été, au moins du côté des garçons... (Il y a eu aussi, une rupture entre les deux sexes, à ce moment-là) On les a envoyés torturer et tuer des gens, «dans la réalité». Si bien, que c'est une «initiation à la mort», à un monde sans espoir. Il a fallu revenir de tout ceci.*

*Je trouve remarquable, ce film et nos échanges, qui montrent que l'humanité est capable de se reconstruire. De reconstruire ensemble, après tout cela.»*

*. Robert Simon, LDH : «Par rapport à la torture et à la «doctrine de la «Guerre contre révolutionnaire» qu'enseigne t-on aujourd'hui à l'Ecole de guerre ?»*

*. Gilles Manceron : «Pendant la guerre d'Algérie, l'armée, majoritairement, s'est appropriée cette doctrine et la pratique systématique de la torture. L'historienne Raphaëlle Branche, montre que - malgré l'opposition de De Gaulle, à partir de 1959 - cela a duré jusqu'à la fin de la guerre.*

*Aujourd'hui, l'armée est divisée, traversée de débats. Certains veulent reconnaître, tourner la page : imposer des règles, au sein de l'armée, qui respectent les conventions internationales souscrites par la France.*

*Quand d'autres, disent : «Pas du tout, il ne faut pas exclure ces moyens-là». »*